

TÉLÉGRAMME

Nu 27 octobre 1904
Fahrsheft Coastgrade
7 du matin 84
Midi 76
3 P. M. 74
6 P. M. 74

la calamité mondiale que serait une guerre entre la Russie et l'Angleterre.

RUSSIE.

Par les soins de Mme Vauter Vereshchaguine, la Société d'encouragement aux beaux arts de Saint-Petersbourg a organisé une exposition des œuvres du célèbre peintre Vassili Vereshchaguine.

Parallèlement aux œuvres exposées se trouvent les études faites par l'artiste sur l'épopée de 1812, entre autres un vieux grenadier français de grandeur naturelle.

Le prince Galitzine, ancien gouverneur de la province de Mouchou, conseiller d'Etat et chambellan, est actuellement maire de Moscou. Dans une séance publique du conseil municipal, il vient de prononcer un discours qui mérite d'être signalé.

En voici les passages essentiels :

Dans le discours que le nouveau ministre de l'intérieur vient de prononcer en présence du pover, les institutions éligibles, municipales et provinciales, ne peuvent point ne pas relever la promesse significative qui leur est faite de leur reconnaître le caractère et le "sens organique" des princes ayant servi de base à leur création.

Les paroles du ministre sont significatives, non seulement par elles-mêmes, mais aussi en raison du moment où elles furent prononcées. Tout récemment encore, nous étions troublés, confus et inquiets par suite de la méfiance ostensible affichée envers les institutions sociales, méfiance qui troublait la tranquillité et la régularité de leur fonctionnement, au point même d'inspirer des inquiétudes pour leur destin. Et voilà qu'un homme d'Etat, appelé par la volonté de son empereur à diriger la politique intérieure de l'empire, ne se borne pas à proclamer sa confiance dans les institutions sociales, dans l'accord harmonieux de leur activité avec celle du gouvernement, mais il en fait la condition essentielle de l'accomplissement de la tâche qui lui est dévolue.

La société russe doit, par la voix de ses élus, répondre à cet appel. Il faut que la première commune arbitre de la Russie salue ces paroles du ministre, se conforme aux aspirations et aux besoins de la société russe contemporaine; il lui faut saluer aussi celui qui a exprimé si clairement, si résolument, si profondément la ferme décision de marcher, à l'avenir, dans cette "direction unitaire", par la foi et la confiance.

Qu'il plaise donc au Conseil municipal de s'autoriser à envoyer au prince Sviatopolk Mirsky le télégramme suivant :

"Le conseil municipal de Moscou salue l'entrée de Votre Excellence dans les fonctions qui vous sont confiées par la volonté de monarque, ainsi que votre appel, significatif au travail, basé sur la confiance envers la société et les institutions sociales. Dans l'union de l'activité gouvernementale avec les forces vives de la nation, la municipalité de Moscou voit le seul chemin pouvant conduire vers le bien national, vers le développement et la perfectionnement de la constitution intérieure de la Russie." Le conseil a donné son adhésion à l'unanimité et avec les marques les plus vives de sa satisfaction. Plusieurs zemstvos ont suivi déjà l'exemple de Moscou. On annonce d'Helsingfors la

mort de M. Lemetreez, professeur de physique à l'Université d'Helsingfors et spécialiste en matière de magnétisme et d'électrocinétique.

Il avait pris part à différentes expéditions polaires, notamment à l'expédition aux îles Spitzberg, organisée par Nordenskiöld.

Le nouveau ministre de l'intérieur, le prince Sviatopolk Mirsky, a congédié les agents de la police accablés ordinairement chargés d'accompagner le ministre dans ses sorties que le prince veut pouvoir accomplir librement, sans protecteurs de sa sécurité personnelle.

Honoraires de Médecins.

Un de nos confrères cite quelques chiffres d'honoraires de médecins.

Le Dr Morrell Mackenzie toucha 325,000 fr. pour ses soins à l'empereur Frédéric, et le professeur Zakharin (de Moscou) pour deux jours passés au chevet de l'empereur, reçut 75,000 fr. et 35,000 francs pour une visite à un millionnaire russe avec 10,000 francs pour l'assistant. Le Dr Zographos reçut 1,000 livres turques (23,000 francs) pour avoir administré de la quinine au Sultan qui avait la fièvre.

Edouard VII, alors prince de Galles, fut en 1871 la fièvre typhoïde; sir William Gull, son médecin, reçut la somme assez rondelette de 250,000 fr. pour ses honoraires.

Les médecins de la reine Victoria furent moins heureux; ils étaient trois autour de son lit d'agonie pour se partager 180,000 francs. Lors de l'assassinat du roi Humbert, deux médecins furent appelés; ils firent acte de présence seulement et touchèrent néanmoins 50,000 francs chacun. Les chirurgiens américains qui opérèrent le président MacKinley, présentèrent une note de 500,000 francs qui fut réduite à 200,000 francs. Les frais de dernière maladie du président Garfield s'élevèrent à 250,000 francs.

Le docteur Popoff qui soigna, il y a quelques années, le Tsar pour une maladie, reçut la somme de 500,000 francs, et la Tsarine lui fit don d'un beau palais situé à Saint-Petersbourg même. Le docteur Lapponi, pour opérer le Pape Léon XIII d'un kyste, demanda et reçut 12,500 francs, et 15,000 francs pour honoraires de la dernière maladie du Pape. Dans cette circonstance, le docteur Mazzoni eut 20,000 francs pour sa part et le professeur Rosen 10,000 francs.

Petit fut appelé en 1734 pour faire une opération au prince des Asturies. Elle réussit et le chirurgien fut comblé de présents par les souverains: 2 millions outre 40,000 fr. qu'il avait reçus en partant de Paris, des montres, des bijoux, une cascade enrichie de diamants, et deux brillants estimés 24,000 livres. La vaccination de Catherine II de Russie rapporta au Dr Dimadale 250,000 francs, plus 50,000 pour frais de voyage, une pension viagère de 12,500 fr. les titres de baron, de conseiller d'Etat et la charge de médecin ordinaire de l'Impératrice.

L'enseignant que M. Doyen est bien mérité de n'avoir demandé que 100,000 fr. ou le milliardaire Crocker bien humble de vouloir payer moins cher qu'un potentat. (Le docteur Doyen s'exprime véhémentement contre les chi-

LE DERNIER DES MOHICANS.

Le 29 septembre, l'Amérique a perdu dans la personne du capitaine Joseph, le dernier des "grands chefs" qui opposèrent une si opiniâtre résistance aux envahisseurs de la civilisation. Bien qu'il appartint à la tribu des Nez Percés et qu'il se fût illustré, comme tous ses ancêtres mâles, dans le sentier de la guerre, il ne portait que ce nom très simple de capitaine Joseph, les sobriquets à la Bas de Ouir, exhalant aujourd'hui un parfum démodé de Fenimore Cooper. Il avait pris part aux dernières combats de "l'homme rouge" contre le blanc et n'avait déposé les armes qu'après avoir obtenu un traité de paix des plus honorables qui accordait à la tribu des Nez Percés une réserve dans l'Etat de l'Orégon. Deux ans plus tard, le Président Grant, malgré la foi jurée, reprenait la tribu dans l'ouest pour faire plaisir aux colons européens. Le capitaine Joseph fut si indigné qu'il rompit la trêve, entra dans le sentier de la guerre et mit en déroute les soldats du général Gibbons. Il fallut, pour le réduire, envoyer contre lui toute une armée, commandée par le général Miles. Depuis sa soumission, qui eut lieu en 1877, le capitaine Joseph vivait paisiblement dans sa concession de Spokane, qu'il avait transformée en ferme modeste. Il est mort, âgé de plus de cent ans; il était resté jusqu'à la fin d'une santé admirable, et il savait tourner un compliment. Comme une jeune dame lui demandait un jour s'il avait quelquefois scalpé un ennemi: "Dans ma collection, répondit le capitaine en montrant les cheveux de la dame, je n'ai rien de plus beau que ceci." Il prononçait volontiers des phrases sentencieuses: "Il faut regarder à deux fois l'homme qui a deux visages." "L'œil dit ce que la bouche voudrait taire." "Un grand nom est parfois juché sur de petites jambes." "Maudite soit la main qui scalpé l'honneur d'un mort." "Avec un écho on avec une femme, on n'a jamais le dernier mot." On voit que, sous le Mohican, il cachait un penseur.

Les camarades de Saint-Cyr chez le roi Pierre Ier.

Le roi de Serbie, ancien élève de l'école militaire de Saint-Cyr, avait convié ses anciens camarades à se rendre à Belgrade pour y faire en commun le dîner annuel de promotion auquel Pierre Karagorgitch ne manqua point de venir prendre part avant son avènement au trône.

Une grande partie des survivants de la promotion de Pœbla, au nombre de 47 officiers, la plupart arrivés aux grades supérieurs, ont accepté l'invitation de leur camarade couronné.

Voici la liste complète: M. Azémar de Castel, La Roublin, colonel de Bertier, de Bourmont, colonel Buffet, général de Chabot, Charbonnet de Saite, Charlier, colonel Didier, commandant Dorison, Damas de Marville, commandant Fairrat, de Fradel, lieutenant Fradin de Bellaire, colonel Gaaquet, général Guillet, général Hardy de Perigny, de Kermadec, général Kolb, colonel de la Grenée, lieutenant Lanes, général de Lardemelle, général Larrivet, comte de Laurens Castelet, lieutenant-colonel Lecat, colonel Lhermitte, lieutenant Loyer, Major de Maréchal, colonel Molezant, comte Montproffit, colonel Monspy, colonel de Montmartin, lieutenant-colonel Morand de la Perelle, Mollin, commandant Opiget, lieutenant Portalis, comte Courard Portalis,

RAKOCZI.

Seul, de tous les héros Magyars, l'un des plus célèbres, Rakoczi, était encore inhumé dans une terre étrangère. Considérant que "grâce à la Providence, l'autogamisme qui a si longtemps privé la monarchie hongroise de son roi n'est qu'un souvenir historique", l'empereur François-Joseph a permis aux Hongrois de ramener dans leur patrie les cendres de leur compatriote et de préparer en son honneur des fêtes solennelles. A cette occasion, M. Kour, dans la "Revue bleue", rappelle la vie aventureuse de ce héros plus célèbre que connu. François II Rakoczi descendait d'une famille princière où la bravoure était la tradition. Son père, sa mère elle-même, l'héroïne Hélène Zrinyi, avaient déjà tenté pour l'indépendance de la Hongrie. Il était encore un adolescent lorsque, après

la défaite de Tokoly, ses compatriotes mirent en lui leur espoir. On lui peignit la misère du peuple, l'abaissement de la noblesse, les progrès de la germanisation. Le prince entra en pourparlers avec la France et, en 1703, il lance le fameux manifeste de Munkacs qui souleva les Hongrois. Des milliers de Français envoyés par Louis XIV mettent leur épée à son service et apportent à sa cause un peu de la politesse de Versailles. Car Rakoczi, pour répondre aux insultes de Vienne qui le traitait en rebelle méprisable, s'était fait un véritable cour ou toutes les grandes familles hongroises rivalisaient de luxe. Le guerre dura huit ans. Abandonné par ses lieutenants, Rakoczi refusa les conditions de la paix de Szatmar et se réfugia en France où il était apparenté à la famille de Dangeau. On lui fit à Versailles le plus chaleureux accueil; il était de toutes les fêtes de Marly et de Fontainebleau. La mort de Louis XIV diminua sa faveur; on le vit alors, avec surprise, se retirer chez les Camaldules de Grobois, assister à leurs prières, à leurs veilles et jeûner avec eux. C'est là qu'il composa ses "Mémoires", ou "Commentaire sur le Pentateuque" et les "Aspirations d'un prince chrétien." En 1717, sur les réclamations de l'Autriche, il dut quitter la France et accepter l'hospitalité de Sultan, alors en guerre contre l'Autriche. Mais la paix de Passarowitz mit fin à ses espérances et aux bonnes grâces de Tarce, qui l'internèrent à Rodosto. Il y mourut en 1735, légua son cœur aux Camaldules de Grobois et se dévoua au couvent de Lazaristes français de Constantinople. C'est de là que ses ossements ont été transportés par le Danube jusqu'à Budapest, avant d'être déposés à Cracovie, dans l'antique cathédrale bâtie par Villard de Honnecoort.

Autour de la guerre.

Le "Times" dit avoir reçu, d'une source digne de foi, le résumé d'une lettre écrite par Li Hong Chang le 30 septembre 1901, quelques semaines avant sa mort, à l'un des conseillers de l'impératrice douairière.

A cette époque, le gouvernement russe insistait auprès de la Chine, pour que celle-ci acceptât un convention régularisant la situation dans les provinces de Mandchourie que les Russes avaient occupées pendant l'automne de 1900, au moment du mouvement boxer. Voici le résumé de la lettre de Li Hong Chang: Nombre de fonctionnaires chinois soutenaient que la Mandchourie ne doit, en aucune circonstance, être abandonnée à la Russie. Ce qui leur tenait le langage ne se rendait pas compte des circonstances actuelles et ne pouvait prévoir l'avenir. Si nous laissons les Russes en possession de la Mandchourie, il n'y aura pas de mal sérieux, car, en ce cas, il y aura des frottements entre la Russie et le Japon sur les frontières de la Corée, et un conflit éclatera fatalement entre ces deux puissances rivales. En cas de guerre, si les choses tournent mal pour les Japonais, nous aurons à prendre parti pour les Japonais. Cette attitude nous donnerait droit à la reconnaissance de la Russie qui, tout en conservant la Corée, nous abandonnerait la Mandchourie. Si, d'autre part, les Russes ne parviennent pas à résister aux Japonais, nous pourrions faire cau-

THEATRES.

GRAND OPERA HOUSE

A "The Queen of Chinatown" que la troupe du Grand Opéra avec un succès incontestable succède à partir de dimanche en matinée "The Christian", un drame tiré d'un des plus étonnants romans de Hall Caine.

ORPHEUM

Ce n'est certes pas le programme de cette semaine qui aura attiré la population dont jouit l'Orpheum, car on ne saurait trouver un spectacle plus intéressant et plus varié. On annonce que celui de la semaine prochaine sera encore plus attrayant.

THEATRE GREENWALL

"The Girl I Left Behind Me" permet aux artistes de la troupe Baldwin Melville de déployer tout leur talent. Aussi interprètent-ils la pièce de façon magistrale. C'est devant des salles bien garnies qu'ils la joueront jusqu'à la fin de la saison.

se commencent avec eux et les aider à reconstruire les Kasas. De cette façon, nous rentrerons en possession de la Mandchourie sans courir aucun risque sérieux, tandis que, dans les conditions actuelles, il nous serait peut-être difficile d'en reprendre possession.

L'Angleterre, il est vrai, attache une grande importance à la question de la Mandchourie, mais cela n'est pas une considération dont nous aurons à faire grand cas, car l'Angleterre ne peut recourir à la force. L'Allemagne est neutre. La France est un simple spectateur éloigné et les Etats-Unis gardent le silence. Nos vœux, dans le Sud, qui sont toujours d'autres opinions, ne sont pas au contraire de la situation diplomatique.

Je vous prie donc de donner tous vos soins afin d'empêcher leurs opinions de parvenir à l'impératrice douairière. Je ne puis espérer vivre encore longtemps et je ne puis que vous implorer de continuer d'agir selon mes principes. En cela vous recevrez un secours précieux de la part de Youran Chih K.

Dans un de ces dîners, plusieurs camarades avaient exprimé le vœu de le voir brider sur le trône de Serbie. Le prince avait répondu, mi-sérieux, qu'il nous inviterait à faire le dîner de promotion qui suivrait son avènement à Belgrade. Ce vœu, il l'a réalisé.

Il est très Français de cœur, très Français de caractère, très gai, très spirituel, ayant la répartie prompte et fine. Je puis vous citer un trait de lui: il n'a jamais admis qu'on l'appelât prince. Il voulait que ses camarades continuaient à le tutoyer et à l'appeler Kara. Il avait menacé deux de nos camarades de ne plus revenir aux dîners de promotion s'ils osaient de lui donner le titre de prince.

Kara n'avait pu assister à notre dernier dîner, car il avait lieu à l'époque où le roi venait à peine de monter sur le trône; mais pendant le repas, nous regrettions de lui un télégramme rappelant la promesse faite et renouvelant l'invitation de prochain dîner de promotion à Belgrade.

THEATRE GREENWALL

Un public distingué et nombreux applaudit Maude Adams et les artistes qui lui donnent la réplique à chaque représentation. Le charme, la grâce et le grand talent de Mlle Adams font d'elle une des plus grandes artistes de notre temps. "The Little Minister" est pour elle un triomphe.

Le bébé, qui avait eu une si belle pièce de naissance, se mit à orner. Il l'enleva, la seira avec empressement, l'embrassa coup sur coup, cherchant à lui mettre ses lèvres sur les paupières, pour les fermer.

Puis, le passant à la mère: "Consoléez-la, elle a eu peur. Je suis en retard, au revoir. Les deux garçons l'embrassèrent au passage, pour l'embrasser. Sabine attendait.

Il ne se retourna point en franchissant le seuil: "C'était la première fois qu'il partait sans lui donner le baiser long, où il mettait son regret de la quitter.

En revenant à son fauteuil, près de la cheminée, devant le grand plateau d'argent, la jeune femme murmura: "Qu'a-t-il?"

Et elle demeura revenue, regardant sa fille qui jouait en lui raillant ses dentelles. Ses cheveux d'or sombre, serrés en une natte épaisse, s'allongeaient dans les plis du peignoir. Son col de soie ressemblait, gracieux et flexible, d'un flot de Malines, qu'il retombait en une coquille vaporeuse sur tout le devant de la robe de chambre.

Les bras, qui seraient l'enfant sortaient jusqu'au delà de la ceinture de la manche flottante. Elle était vraiment très belle, Sabine de Royanmont, Mme

Feuilleton

L'Abéille de la N. O.

LA DÉLAISSÉE

GRAND ROMAN INÉDIT.

Par Georges Maldague.

DIXIÈME PARTIE

Le Calvaire de l'Enfant.

Morcef, dans la forêt de Parçevet, ne lui suffisait plus. Il lui fallait des preuves. Quelles preuves? Prétendait-il donc absolument, à présent, que sa femme fut coupable?

Cette pensée le révoltait tout autant, lui était aussi odieuse. Alors, quelles preuves voulait-il chercher?

Celles du contraire. Mais si on arrive, — même à faux, — à démasquer une culpabilité, il est beaucoup plus difficile de faire éclater une innocence.

Un mari établit à l'occasion l'adultère de sa femme. Comment se convaincre-t-il qu'elle ne le trompe pas?

Une minute avait suffi pour saper, pour détruire son principe même de bonheur. Il traînait le boulet rivé en cette minute à son pied.

Sa réclamation était prise. Aucune torture ne serait pire que celle qui le poursuivait. Il ne se demandait plus ce qu'il ferait si c'était vrai.... Il saurait.

Il fallait qu'il sût. Ce jour-là, — cette matinée-là, — devait se passer comme toutes ses matinées.

Son courrier parcouru, il demanda si "madame était éveillée." Il lui fut répondu, que "madame venait de s'endormir." Il entra bientôt chez Sabine.

Les persiennes avaient été ouvertes, les rideaux à demi tirés. Le feu de bois flambait déjà, derrière le rideau en filigrane de cuivre.

Dans le grand lit Louis XVI, elle semblait s'endormir encore. Le visage caché par un de ses bras ouverts, elle ne fit pas un mouvement lorsque son mari se pencha sur elle.

Mais il vit un sourire, niché au coin de sa bouche. Et le prenant soudain par le cou, elle se dressa au même temps, de façon à lui donner le premier baiser.

— Avez-vous bien dormi, mon chéri?... Voyons votre mine... on n'est pas ce que vous diriez.... Moi, je n'ai fait qu'un somme.... c'est mal, si vous n'avez pas de sommeil.

La porte de la chambre s'ouvrait; Alex se retourna sans répondre. — Maman... dedans....

Puis avec leur gouvernante anglaise, les garçons fins et jolis, à la fois sérieux et espiègles.

Pendant que le petit monde s'occupait du bonjour, qu'on s'em brassait et qu'on riait, gouvernante et nourrices rendaient compte des détails qui présen-

taient pour les mères une importance capitale.... et qui sont, en effet, le baromètre de la santé chez leur progéniture.

Les enfants avaient pris déjà, leur petit déjeuner. Comme papa et maman allaient prendre le leur, ainsi que cela leur arrivait, lorsque madame Hurrayre ne s'éveillait pas trop tard — dans la chambre même, la mère vivement enveloppée d'un saut de lit, qui ressemblait à une chaude douillette, le plateau d'argent contenant les rôties, les gâteaux, le thé et le chocolat, posé devant la cheminée sur un guéridon en marqueterie — on les garda tous les trois.

Sabine avait son naturel, sa grâce maternelle, ses tendresses habituelles. Les petits ravissaient et la vue, et le cœur.

Alexandre Hurrayre revenait à sa quiétude heureuse. Le désordre matinal de cette pièce vaste au lit défait, accusait la complète intimité, de ces instants, où gouvernante et nourrices congédiées, ils étaient bien à eux deux.

La petite fille s'accrocha à sa jambe. Il l'enleva, l'embrassa coup sur coup, l'assit sur un de ses genoux, pendant que la mère lui tendait un gâteau sec en lui faisant dire, merci!

Quand elle le fit dans sa main et le fit, tout à fait.... Je vous en prie!

— On, aussitôt que le pourra. Le bébé, qui avait eu une si belle pièce de naissance, se mit à orner. Il l'enleva, la seira avec empressement, l'embrassa coup sur coup, cherchant à lui mettre ses lèvres sur les paupières, pour les fermer.

Puis, le passant à la mère: "Consoléez-la, elle a eu peur. Je suis en retard, au revoir. Les deux garçons l'embrassèrent au passage, pour l'embrasser. Sabine attendait.

Il ne se retourna point en franchissant le seuil: "C'était la première fois qu'il partait sans lui donner le baiser long, où il mettait son regret de la quitter.

En revenant à son fauteuil, près de la cheminée, devant le grand plateau d'argent, la jeune femme murmura: "Qu'a-t-il?"

Et elle demeura revenue, regardant sa fille qui jouait en lui raillant ses dentelles. Ses cheveux d'or sombre, serrés en une natte épaisse, s'allongeaient dans les plis du peignoir. Son col de soie ressemblait, gracieux et flexible, d'un flot de Malines, qu'il retombait en une coquille vaporeuse sur tout le devant de la robe de chambre.

Les bras, qui seraient l'enfant sortaient jusqu'au delà de la ceinture de la manche flottante. Elle était vraiment très belle, Sabine de Royanmont, Mme

Alexandre Hurrayre. Bébé continuait à jauger, attrapa, après les dentelles des manchons, celles du corsage.

La mère baissa la tête, de façon à effleurer presque la petite figure rose aux grands yeux voutés.

Et, avec ses lèvres, — comme lui, — touchant les paupières, elle balbutia, elle: "Oh! ferme-les, mon amour, ferme-les les beaux yeux...."

Mme Hurrayre se redressa pour étendre une main vers la cheminée, toucher un bouton électrique.

Les garçons l'avaient vue et se précipitèrent: — Maman, maman, déjà.... Il ne faut pas nous renvoyer! — Il est l'heure, nos petites.... — Oh! non, un peu plus tard. — Soyez sages, embrassez, maman, et obéissez bien à maman. Elle les rapprocha d'elle, pour ainsi dire ensemble.

Elle sut ainsi, en une seule étreinte, ses trois petits contre son sein.

Et elle convia du même regard d'amour ses fils et sa fille. Madame Hurrayre est à coup sûr une mère sincère et passionnée.

Est-elle la femme qui sait mentir, l'épouse qui peut tromper? Le sang des aïeux, — celui de la vieille et belle encore comtesse de Saint-Hermant, la fétide de galanterie des siècles passés, parlent-ils en maître, chez elle?